

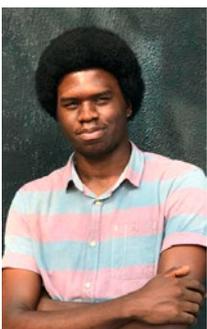
Made in Lagos

Sous un titre qui évoque à la fois l'ancrage territorial et les paradoxes de la globalisation (biens, services et idées sont de moins en moins consommés là où ils sont produits), cette exposition invite à découvrir Lagos, plus grande métropole d'Afrique.

En écho à l'exposition *Cargo Cults Unlimited*, l'artiste nigérian Osaze Amadasun investit le parc du MEN avec une cinquantaine d'œuvres créées pour l'occasion. À la croisée entre dessin, peinture, graphisme et *street art*, elles dressent un saisissant portrait de Lagos à travers ses activités économiques. Des *traders* aux barbiers, de l'industrie musicale à celle du pétrole, des quartiers chics aux rues populaires, Osaze Amadasun partage son regard sur cette ville tentaculaire dont l'influence ne cesse de croître au sein des dynamiques politiques, culturelles et marchandes internationales.

En reprenant l'esthétique des minibus jaunes et noirs qui sillonnent la mégapole nigériane, le parcours s'articule autour de neuf étapes. Il navigue dans l'univers du *big business* (ces grandes entreprises profilées dans l'import-export, la banque et le numérique) avant d'explorer l'imbrication étroite des enjeux économiques planétaires dans la vie quotidienne des Lagotien-ne-s.

À rebours des clichés, le projet questionne notre perception de la mondialisation et assume le brouillage des catégories. La genèse de ces créations résolument « made in Lagos » s'inscrit dans un flux constant d'échanges entre l'auteur des œuvres et un groupe de recherche, conservation et scénographie basé en Suisse. Le propos est ponctué d'expressions en *pidgin*, le dialecte populaire nigérian qui mélange notamment anglais, yoruba, igbo, haoussa et portugais.



Osaze Amadasun est né en 1994 et a grandi à Benin City, au sud du Nigeria. Après des études en architecture à l'Université de Lagos, il donne libre cours à son talent, développant une pratique où se télescopent dessin, peinture, arts numériques, graphisme, culture pop et références aux arts de cour Edo. Son intérêt pour l'histoire et les restitutions d'objets patrimoniaux ne l'éloigne jamais du présent, sur lequel il jette un regard affûté, parfois critique mais toujours sensible. Il noue des collaborations avec des institutions publiques (Museum am Rothenbaum de Hambourg, projet de recherche international *Digital Benin...*) et des entreprises comme Facebook, Adobe, WeTransfer ou Nestlé.

SHUFFERING AND SCHMILING

Lagos est une ville de paradoxes et de contrastes. Aujourd'hui, tous les spécialistes s'accordent à dire qu'elle est devenue la plus grande métropole d'Afrique, malgré des chiffres peu fiables. Sa population croît de manière vertigineuse depuis le 20^e siècle, passant de 30'000 à près de 17 millions d'habitants (22 en comptant l'agglomération).

Vivre à Lagos, c'est être dans un chantier permanent. Face à une poussée démographique exponentielle, la planification urbaine est un défi gigantesque pour une ville qui cherche à s'étendre entre océan, lagune et continent, sur un territoire contraignant fait de multiples îles reliées entre elles par des ponts.

Vivre à Lagos, c'est faire avec de nombreuses difficultés : les embouteillages, les *black-out*, les problèmes d'accès à l'eau, la corruption... C'est également faire preuve de résilience, de force de caractère et d'ingéniosité au quotidien.

Vivre à Lagos, c'est observer que les choses changent malgré tout. Depuis une quinzaine d'années, les autorités tentent par exemple de développer les transports en commun ou de favoriser les énergies durables.



THEY TOOK THE LIGHT!

"They took the light" (*ils ont pris la lumière*) est l'une des premières expressions qu'on apprend à Lagos. Elle renvoie aux nombreuses pannes de courant qui expliquent l'omniprésence de génératrices à essence, de jerrycans et de files d'attente pour s'approvisionner aux pompes. Les soucis en rapport avec l'électricité illustrent bien d'autres aspects de la vie quotidienne : factures exorbitantes que certains refusent de payer eu égard à la mauvaise qualité du service ; installation de câbles pirates pour s'alimenter envers et contre tout ; employés de la National Electric Power Authority qui, en charge de couper les uns et de brancher les autres, se trouvent confrontés à des remontrances, des excuses, des promesses ou des tentatives de corruption.

Depuis quelques années, l'énergie solaire fait son apparition. Malgré d'excellentes perspectives, la transition n'a pas été aussi rapide que dans d'autres pays africains. La faute à une large dépendance aux énergies fossiles et au manque d'incitations financières. Mais depuis 2023, le pays comble son retard en instaurant des cadres légaux et techniques qui favorisent beaucoup le développement de micro-réseaux.



GO SLOW

La population de Lagos grandit à un rythme effréné : les Nations Unies estiment qu'elle augmente de 9 personnes par minute. Ce qui entraîne un vaste étalement urbain et d'importants soucis en termes de mobilité. Depuis les années 1960, les autorités ont tout misé sur la route. Avec l'explosion du nombre de voitures, celle-ci est invariablement saturée. À tel point que les embouteillages ont généré une appellation dédiée en *pidgin* : le *go slow*. Celui-ci fait grimper le temps de trajet quotidien à 3 heures par personne en moyenne.

Dans cette ville que certains disent paralysée par son mouvement, les autorités cherchent néanmoins des alternatives. Depuis 2008, elles développent un système de bus rapides (BRT). Plus récemment, elles mettent aussi en place un réseau de chemin de fer urbain et un système de navettes maritimes qui sont en train de révolutionner les mobilités pendulaires.



PURE WATA

Lagos a beau être construite au bord d'une lagune, l'eau potable y est une denrée rare. Et ceci d'autant que l'urbanisation et le changement climatique (crues, fortes précipitations) tendent à polluer les sources naturelles.

Même les plus fortuné·e·s sont exposé·e·s aux coupures d'eau car l'approvisionnement est lié à des pompes qui subissent les *black-outs* réguliers du système électrique. De fait, toutes les maisons sont équipées de *water drums*, de grands conteneurs en plastique remplis avec de l'eau achetée à des vendeurs ambulants. À cela s'ajoute la récupération des eaux de pluie ou des volumes achetés aux puits communaux. Mais l'eau à boire ne sort pas du robinet. Elle circule dans des bouteilles ou dans des sachets en plastique dont on arrache un coin pour boire le contenu (appelés *pure wata*). Ces emballages recourent une distinction de classe, les sachets coûtant beaucoup moins cher que l'eau en bouteille. Leur qualité fait aussi l'objet de doutes et de scandales récurrents.



APAPA

À Lagos, quand on regarde l'océan, on aperçoit des files de cargos qui attendent pour accoster. L'activité portuaire est intense et conditionne en grande partie l'économie du pays.

Mais cette situation n'a rien d'une évidence. Les bancs de sable et les courants de la lagune sont réputés dangereux pour les gros navires marchands. Au 18^e et au 19^e siècles, le transbordement se fait avec des canots ou via la baie de Forcados, plus à l'est, ce qui renchérit les coûts. Il faut attendre que l'administration coloniale anglaise aménage la rade, en 1914, pour que Lagos devienne immédiatement accessible depuis l'océan. Ceci entraîne un fulgurant essor économique.

À l'aube des années 2000, le port connaît de nouveaux problèmes : infrastructures dépassées par les volumes de transit, manque d'investissement, corruption et bureaucratie labyrinthique. Certains bateaux doivent attendre 80 jours avant de pouvoir accoster. Les autorités misent alors sur la privatisation, laissant de grands armateurs internationaux construire leurs propres terminaux. Avec le risque de perdre la main sur cette activité essentielle ?



THIS NA LAGOS

Les villes s'imposent dans l'imaginaire collectif non seulement par leur taille, leur infrastructure, leur économie ou leur scène artistique, mais également par leur audace architecturale. On reconnaît immédiatement les plus fameuses d'entre elles à une poignée de constructions iconiques.

Dans cette course à la notoriété, les métropoles africaines sont longtemps restées en marge. Mais la situation change depuis les années 2000, comme en témoigne l'ambition de développement affichée par Lagos : construction d'ouvrages à portée emblématique (le fameux pont de Lekki), extension urbaine sur une île artificielle (Eko-Atlantic), création de quartiers d'affaires hyper modernes, rénovation du théâtre national et de l'aéroport, implantation de nouveaux musées...

La cité, en constante évolution depuis des décennies, accélère sa mue. Elle cherche désormais à séduire les touristes, les voyageurs de commerce et les entreprises internationales. Même le quartier pauvre de Makoko, construit sur pilotis, est repensé sous un angle publicitaire, comme une sorte de Venise africaine. *Ici, c'est Lagos !*



RELAX: GOD IS IN CONTROL

La religion est omniprésente à Lagos. Dans tous les milieux, à toute heure, sous toutes les formes possibles et imaginables. La ville regorge de signes qui rappellent constamment l'idée d'une force supérieure: des grandes églises aux prêches de rue, en passant par les affiches vantant le talent des prédicateurs, les extraits de textes sacrés qui ornent les bus ou encore les processions qui paralysent la circulation. La ville résonne de l'appel des cloches, des sonos qui rugissent leurs invitations à la prière, des vendeurs ambulants qui proposent toutes sortes d'objets de dévotion.

Cette ferveur épouse la diversité religieuse du pays: le Nord est fortement marqué par l'islam et le Sud par le christianisme, avec de nombreux courants au sein de chaque religion. La foi ne se limite pas aux grands monothéismes. Le culte des orishas – divinités intermédiaires de la religion traditionnelle yoruba – reste vivace, tout en se mêlant aux autres pratiques. Les migrations complètent cette mosaïque, avec notamment l'introduction de l'hindouisme par une large communauté originaire du sous-continent.

La cohabitation religieuse n'est pas toujours aussi évidente ailleurs dans le pays. Depuis les années 1970, des épisodes de violence déchirent ponctuellement les communautés. La foi n'est pourtant qu'un aspect d'enjeux plus vastes, englobant politique, économie et appartenance ethnique.



BABALOWOS

Lagos se trouve en pays yoruba, une culture dont la religion traditionnelle vénère un dieu unique mais y associe quelque 600 esprits intermédiaires nommés les orishas. Tandis que ces croyances gagnaient les Amériques, parallèlement aux déportations d'esclaves (candomblé au Brésil, santeria aux Caraïbes, vaudou aux États-Unis), elles devenaient plus discrètes au Nigeria, officiellement supplantées par l'islam et le christianisme.

Les apparences sont néanmoins trompeuses. Malgré leur conversion à l'islam ou au christianisme, politiciens, hommes d'affaire, cocus ou mendiants consultent régulièrement les babalawos (pères des secrets). De leur côté, les femmes s'adressent plutôt aux iyalowos (mères des secrets). Moyennant des offrandes, ces prêtre-sse-s consultent les orishas, transmettent des vœux, cherchent des réponses et apaisent les doutes qui rongent les habitants de la grande ville moderne. L'aptitude au mélange et à la juxtaposition est, en soi, un trait caractéristique de la culture yoruba.

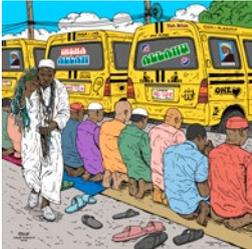


JESUS IS IN CONTROL

Au Nigeria, le christianisme remonte au 15^e siècle, quand les navigateurs portugais «découvrent» le pays, établissent des comptoirs et implantent des monastères. Il ne se généralise toutefois qu'au 19^e siècle avec la colonisation anglaise. Celle-ci promeut une évangélisation agressive et l'instauration d'élites en phase avec la «bonne parole». Un troisième bond a lieu dans les années 1970, avec l'essor du pentecôtisme. Tous ces efforts portent notamment au Sud, où les populations igbo et yoruba se convertissent en nombre.

Aujourd'hui, le Nigeria est officiellement chrétien à plus de 48%, bien que l'étiquette masque de larges différences. Catholiques, protestantes, anglicanes, charismatiques, pentecôtistes ou méthodistes, toutes les églises sont représentées. Des télévangélistes aux prêcheur-euse-s de rue, des simples baraques aux cathédrales, des pauvres en quête de salut aux méga-riches soucieux d'entretenir leur image, la parole du Christ résonne partout mais très différemment selon les étages de la pyramide sociale.

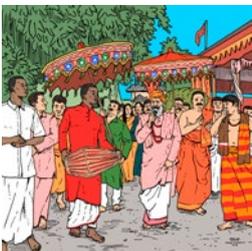
Outre leur dimension spirituelle, les groupes religieux constituent des réseaux d'entraide, des cercles d'influence, des lobbies politiques et, parfois, de juteux business.



YAH LATEEF

L'islam arrive au Nigeria par le Nord, dès le 11^e siècle, en suivant les routes commerciales. Il gagne progressivement l'ensemble du territoire où il se fond avec les croyances locales, avant d'adopter un caractère plus formaliste. La première mosquée de Lagos n'est ainsi érigée qu'en 1774, peu avant la colonisation anglaise et l'essor du christianisme.

Malgré ce revirement, l'islam demeure bien implanté à Lagos, où ses adeptes contribuent au développement spectaculaire de la ville. Les réseaux d'affaire musulmans jouent notamment un rôle clé pour inscrire le port sur les grands axes du commerce international. De manière semblable au christianisme, la pratique de l'islam recoupe des enjeux et des contextes très différents : de la main d'œuvre sans qualifications aux puissants industriels comme Aliko Dangote, des prières informelles sur la voie publique jusqu'aux méga-mosquées capables d'accueillir 10'000 fidèles.



VAISAKHI DAY IN LAGOS

La diversité religieuse à Lagos se manifeste aussi dans l'accueil de nouvelles pratiques. Le Nigeria compte par exemple une importante diaspora indienne, qui vit principalement à Lagos et y a établi une dizaine de temples. Moins prosélyte que l'islam et le christianisme, l'hindouisme se « nigérianise » pourtant via l'action de missionnaires Hare Krishna. Les rituels témoignent aussi d'emprunts locaux, par exemple au niveau des instruments de musique.

L'histoire des Indiens-Nigériens est étroitement liée à des enjeux économiques. Les premiers à faire le voyage sont enrôlés de force par l'administration coloniale anglaise, afin de construire le réseau ferroviaire. Une deuxième vague s'établit dans les années 1970, à l'invitation du gouvernement nigérian. Elle est composée d'ingénieur-e-s, de médecins, d'enseignant-e-s et d'autres profils qui font défaut après l'indépendance. Une troisième vague suit dans les années 2000, en lien avec les besoins des entreprises indiennes qui investissent à Lagos et y établissent des antennes.

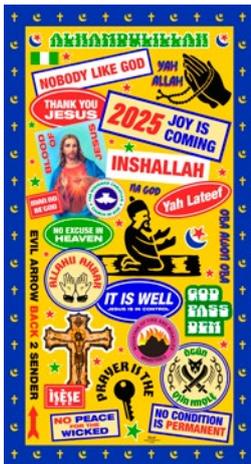


BORN AGAIN

Les églises pentecôtistes sont un phénomène incontournable dans la vie religieuse mais aussi quotidienne à Lagos. Elles galvanisent des millions de fidèles, s'affichent dans les médias, génèrent des célébrités (certains prédicateurs nigériens ont une aura internationale). Elles passent des mots d'ordre en faveur de candidat-e-s politiques (parfois issus d'autres religions mais qui doivent composer avec cette force). Elles mènent des affaires et entretiennent des services à caractère social (logements, hôpitaux, écoles, approvisionnement électrique).

À bien des égards, elles esquissent un État dans l'État, qui inquiète les tenants de la laïcité et les ministres des autres églises.

Cette nouvelle approche du christianisme a beau être américaine, elle s'adapte immédiatement aux réalités locales. Elle s'impose dans les années 1970, au moment du boom pétrolier, quand les inégalités se creusent. Dans ce contexte, elle permet de critiquer le matérialisme et la corruption qui se généralisent. Elle invite à se projeter dans une logique de renouveau (*born again*). Parallèlement, elle offre une alternative aux projets de moralisation qui viennent du Nord et consistent à imposer la charia pour résoudre les mêmes problèmes de société.



CHRISLAM

Le christianisme et l'islam dominent la vie religieuse au Nigeria depuis plus de cent ans, avec un taux avoisinant les 50-50. Dans une ville comme Lagos, cela veut dire une cohabitation étroite, parfois au sein des mêmes rues ou des mêmes familles, donnant à chacun-e l'occasion de mesurer les différences et les similitudes entre ces deux pratiques. Il n'en fallait pas davantage pour activer un ressort, bien connu mais toujours étonnant, de la culture yoruba : son aptitude à la fusion d'éléments hétéroclites. Depuis les années 1970, une nouvelle église se fait connaître sous le nom programmatique (et à certains égards provocateurs) de *Chrislam*. Son principe est ici illustré de manière simple et graphique, en juxtaposant un échantillon de stickers religieux qui ornent les bus locaux.

EKO FOR SHOW

Lagos s'impose désormais comme un pôle international en matière d'industries culturelles et créatives. Si la musique vient immédiatement à l'esprit – avec le succès de figures comme King Sunny Adé ou Fela Kuti dès les années 1970 et celui de Wizkid ou Burna Boy aujourd'hui –, elle n'est qu'un élément d'un *soft power* beaucoup plus étendu.

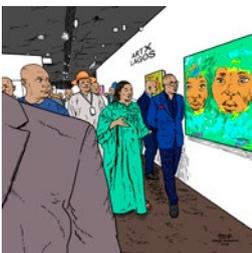
L'industrie du cinéma y est florissante. Après avoir conquis l'Afrique, elle s'exporte partout dans le monde grâce aux plateformes de streaming. Les défilés de mode attirent l'attention de tous les pays subsahariens, en jouant la carte d'une élégance affranchie des normes occidentales. Les foires et les galeries d'art se multiplient, bousculant les vieux réseaux de collectionneurs. De nouveaux musées consacrent une vision élargie, plus nigériane, de ce qui importe en termes d'art ou de culture.

Malgré un accompagnement par les autorités publiques, la vitalité de cet écosystème créatif provient surtout de l'enrichissement des classes moyennes et supérieures, qui aspirent désormais à dicter plutôt qu'à imiter les tendances.



UNAPOLOGETICALLY YORUBA

Ouvert en grande pompe le 28 octobre 2024, le bâtiment hypermoderne du John Randle Center propose 1'000 m² d'exposition dédiées à l'art et à la culture yoruba, une piscine, trois restaurants et une librairie. Construit face au vieux Musée national, il est pensé comme une alternative à ce modèle hérité de l'époque coloniale. Un lieu de vie et de rencontre, plutôt que d'instruction à l'europpéenne. Un écrin adapté aux goûts de la population qui se revendique *unapologetically yoruba* (résolument yoruba).



ART X LAGOS

Art X est une immense foire d'art contemporain lancée en 2016. Elle s'impose rapidement comme la plus importante du genre en Afrique de l'Ouest. Ses visiteurs convergent depuis plus de 170 pays, soulignant bien le caractère global et prestigieux de l'événement. Ses organisateurs mettent volontiers en exergue le pouvoir émancipateur de l'Art et son utilité pour construire une nouvelle image du continent. Une image décomplexée où l'argent et le succès sont des valeurs parfaitement assumées.



LEKKI ART AND CRAFT MARKET

Le marché de Lekki rappelle que, avant les années 1950, l'art africain s'envisage plutôt comme une forme d'artisanat, en répondant aux commandes de la noblesse ou des prêtres. De manière inattendue, les ateliers qui s'adressent dorénavant aux touristes perpétuent donc l'ancienne tradition. À leur manière, ils assurent la transmission des formes et des savoirs, tout en les faisant évoluer au gré des modes et des rencontres.



ASO OKE

L'*Aso Oke* est un tissu emblématique de la culture yoruba. Il est produit à la main avec des fils de coton, de soie ou de métal pour donner un effet brillant. Le processus étant long et fastidieux, il se traduit par un coût élevé, notamment face aux étoffes industrielles ou importées tel que le wax. Par conséquent, la demande chute à la fin du 20^e siècle, amenant certains observateur-trice-s à craindre sa disparition.

La tendance s'inverse pourtant depuis une quinzaine d'années. Avec le boom de la mode à Lagos, l'*Aso Oke* retrouve ses lettres de noblesse et devient un symbole de luxe africain. Même des stars étasuniennes comme Beyoncé se pressent de l'ajouter à leur garde-robe.



LAGOS FASHION WEEK

Depuis les années 2010, l'industrie de la mode connaît une renaissance à Lagos. Les jeunes créateur-trice-s se multiplient, les défilés attirent une large attention et des structures de diffusion se mettent en place bien au-delà du cadre national. D'après certaines études, la mode nigériane représenterait aujourd'hui 15% du marché subsaharien.

À la base de ce phénomène, il y a une *fashion week* lancée en 2011, qui a su fédérer les énergies et construire un discours porteur. Bien qu'elle s'inspire d'événements similaires à travers le monde, la version lagotienne joue la carte d'une africanité décomplexée, fière de ses projets et de ses traditions, affranchie des modèles occidentaux.

Ce succès est d'autant plus savoureux que la mode nigériane n'a pas toujours été plébiscitée. Après avoir connu un essor dans les années 1950 à 1980, parallèlement à l'industrie textile, elle est mise à mal par l'importation d'habits étrangers. Indépendamment des prix, le "made in Nigeria" n'a plus la cote, associé aux goûts d'une bourgeoisie vieillissante. Jusqu'à ce brusque revirement.



NOLLYWOOD

L'industrie cinématographique du Nigeria – surnommée *Nollywood* – fait l'objet de nombreux fantasmes : elle serait l'une des plus dynamiques au monde, produirait jusqu'à 2'000 films par an, fournirait du travail à un million de personnes, générerait des revenus colossaux et s'exporterait à l'ensemble du continent africain, exerçant une forme tangible de *soft power*.

Cet amalgame de superlatifs (pas tous vérifiables) masque une réalité plus complexe. En effet, la production cinématographique du Nigeria n'est pas homogène. Elle s'organise autour de plusieurs centres : Lagos au sud, Kano au nord et Asaba à l'est. Son économie change beaucoup au fil du temps, avec une période classique d'œuvres exploitées en salle, suivie d'un basculement vers la télévision dans les années 1980, puis une explosion de films à petit budget qui sortent directement au format vidéo dans les années 1990.

Aujourd'hui, à Lagos, on produit toujours beaucoup de films, mais la tendance est à la concentration : moins d'œuvres réalisées avec plus de moyens, en visant une meilleure qualité générale. Cette approche encourage une certaine uniformisation esthétique et narrative, mais elle facilite également la diffusion via les plateformes de streaming. Elle permet au « reste du monde » de se confronter au cinéma populaire nigérian, très différent de celui qui a été longtemps promu dans les festivals de « films du Sud ».



TALKING DRUMS

Les musiciens traditionnels jouent un rôle central dans les fêtes et les événements où les notables se mettent en scène. Outre assurer l'ambiance et amener une touche d'histoire, ils ont pour mission de flatter les convives en improvisant des éloges ou des compliments. Dans cette optique, le tambour *dundun* est un outil de choix, permettant d'imiter les tons et les rythmes du langage yoruba. Il est souvent qualifié de *talking drum* (tambour parlant).

Cette amabilité n'est pas gratuite : les bénéficiaires doivent normalement la récompenser par des largesses théâtrales, en aspergeant les artistes de billets. La pratique est connue sous le nom de *spraying*. Gare à celles/ceux qui ne l'honorent pas ! Les musiciens disposent de toute une batterie de techniques pour ridiculiser les mauvais-payeurs (même s'ils ne l'utilisent que très rarement).

Il est intéressant de noter que le *spraying* a beaucoup évolué depuis les années 1940, passant des fêtes traditionnelles (mariages, anniversaires) aux concerts puis aux boîtes de nuit et même aux performances de gospel. Omniprésent, il exaspère toutefois la banque centrale qui y voit un outrage à la monnaie nationale. Elle est d'ailleurs parvenue à faire voter une interdiction en 2007. La population n'en tient pas compte, malgré quelques procès retentissants. Heureusement pour les riches, euros et dollars ne sont pas concernés.



AFROBEAT(S)

En Europe, la musique du Nigeria s'est longtemps résumée à Fela Kuti, un artiste qui a su imposer un style bien à lui dans les années 1970 : l'afrobeat, combinant jazz, funk, highlife (pop africaine) et critique sociale. 40 ans plus tard, le terme est réutilisé au pluriel (afrobeatS) afin de qualifier une nouvelle tendance musicale. Elle consiste à reprendre le cocktail pop nigérian en y ajoutant de copieuses lampées de sons électroniques (house, R&B, hip hop, dancehall, grime). L'afrobeat est d'abord promue grâce aux clubs et aux DJs, puis grâce à l'intérêt de chaînes radio ou télé, puis enfin grâce à l'appui de vedettes afro-américaines. La scène musicale de Lagos attire subitement tous les regards et s'impose comme un haut lieu des tendances planétaires.

Preuve de cet engouement, de nombreux touristes viennent profiter de la vie nocturne au mois de décembre, quand le climat est particulièrement agréable et que les expatriés rentrent pour la saison des fêtes. Ce pic de fréquentation (et de débordements) est aujourd'hui connu sous le nom de *detty december* (décembre sale, coquin).



FANTI CARNIVAL

La ville de Lagos accueille chaque année la plus grande fête de carnaval répertoriée en Afrique de l'Ouest. Il s'agit d'un apport des Agudas (aussi appelé Amaras ou *returnees*), des esclaves affranchis qui viennent s'installer à Lagos depuis le Brésil à partir du 19^e siècle. Les références au « pays d'avenir » sont très explicites dans la musique, l'organisation des parades et les costumes arborés.

L'effet de boucle est saisissant : les traditions de carnaval développées en Amérique du Sud et dans les Caraïbes ont elles-mêmes intégré de nombreux éléments africains pendant les trois siècles antérieurs, lorsque les victimes de la traite humaine étaient forcées à traverser l'Atlantique en sens inverse.



EYO FESTIVAL

Les eyos sont des danseurs qui portent un impressionnant costume fait de tissu blanc. Leur mission est d'accompagner l'âme des souverains morts et de guider celle de leurs remplaçants, en faisant respecter certains interdits à coups de bâton si nécessaire (pas de motos, pas de vélos, pas de sandales, pas de cigarettes, pas de couvre-chef ni de voile). Malgré leur caractère traditionnel, ces parades n'ont pas une longue histoire. Elles débutent en 1854, juste après le décès du roi Akitoye.

Au 20^e siècle, tandis que noblesse et religion yoruba perdent en influence, les sorties d'eyos sont reconfigurées en événements folkloriques. Elles deviennent un symbole de Lagos et sont activement utilisées pour séduire les touristes.

HOW MUCH LAST?

Depuis plus de 400 ans, les flux de marchandises accompagnant le processus de mondialisation semblent attirés vers Lagos, port stratégique pour le commerce des esclaves, puis celui des matières premières et des biens manufacturés. À la fin du 19^e siècle, Lagos est décrite comme la « Liverpool de l'Afrique de l'Ouest ». En réalité, son économie parvient à se moderniser et à se diversifier beaucoup plus efficacement.

La découverte d'immenses gisements pétroliers à l'Est du pays, dans les années 1950, n'y est pas étrangère. Ce nouveau business permet la structuration d'entreprises bancaires et financières. Elles favorisent indirectement l'émergence d'activités en lien avec les télécommunications, l'informatique et le divertissement.

Aujourd'hui, Lagos n'est plus seulement la capitale économique du Nigeria, mais celle de tout le continent africain. Toute la ville bouillonne d'activités marchandes. Des gratte-ciels aux échoppes de quartier, des multinationales aux acteurs de l'économie informelle, des contrats chiffrés en millions de dollars aux dépenses quotidiennes, les Lagosien-ne-s sont animé-e-s d'un formidable esprit d'entreprise. Du milliardaire au vendeur de fruits et légumes, tous posent la même question: "How much last?" [*quel est ton dernier prix ?*], afin d'amorcer l'échange et faire circuler l'argent.

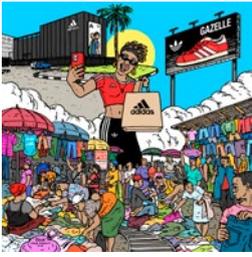


DANGOTE INDUSTRIES LTD

Aliko Dangote est aujourd'hui réputé l'homme le plus riche d'Afrique. Si son visage est peu connu en Europe et aux États-Unis, il est régulièrement invité au Forum économique mondial de Davos et fréquente de nombreuses personnalités influentes (Bill Gates est un ami).

En 1977, à 20 ans, il se lance dans le commerce du ciment et connaît un rapide succès. Il se diversifie ensuite dans l'alimentaire (pâtes, sucre, riz, farine), l'immobilier, la banque, la construction automobile et le raffinage de pétrole. Les produits qui sortent de ses usines sont incontournables dans les foyers de quelque 17 pays africains.

Comme beaucoup de milliardaires, Aliko Dangote se prend au jeu de la philanthropie (sa fondation promeut la santé, l'éducation et l'affirmation positive). De manière plus inhabituelle, il revendique un train de vie modeste et une forme de responsabilité sociale, en réinvestissant les bénéfices de ses entreprises dans l'économie intérieure du Nigeria. Ceci ne l'empêche pas d'être mis sous enquête pour délits économiques en 2024.



AKUBE

En 2023, la marque Adidas ouvre à Lagos un immense *flagship store* (magasin étendard). Premier du genre en Afrique de l'Ouest, il témoigne de l'intérêt tardif mais général des enseignes internationales de prêt-à-porter et d'équipement sportif. Toutes se pressent de conquérir un marché qui, pourtant, n'a rien de nouveau. Depuis les années 1980, les jeunes Lagotien-ne-s arborent ce type de vêtements en parfaite synchronie avec les modes planétaires. Comment? Notamment grâce aux *bend down boutiques* qui vendent des surplus ou des habits de seconde main récupérés dans les pays occidentaux. En *pidgin*, les meilleures pièces sont qualifiées d'*akube* et sont quasiment impossibles à distinguer des neuves.

Cette industrie brasse des sommes faramineuses et emploie des dizaines de milliers de personnes à Lagos, mais aussi aux États-Unis, en Europe et au Bénin. Ce pays voisin est d'ailleurs surnommé «l'état dépôt» à cause des gigantesques surplus textiles qui y sont importés, avant d'être triés puis éventuellement acheminés vers Lagos.

TAILORS

Dans chaque rue ou presque, on trouve un-e couturier-ère malgré l'importation massive d'habits fabriqués en Chine ou de surplus venant d'Europe. Homme ou femme, il s'agit d'un intermédiaire précieux entre différents types de modes. Il peut aussi bien copier une robe de marque française que retoucher un pantalon de seconde main ou coudre des vêtements «traditionnels» qu'on ne trouve pas dans le commerce de prêt-à-porter. Il offre un service qui complète et personnalise celui des grandes industries textiles.

Les ateliers de couture fonctionnent sur le mode de la transmission par apprentissage, qui est fondamental dans le tissu économique nigérian. C'est notamment par ce biais que l'*Aso Oke* (le textile traditionnel yoruba) a continué d'être mis en valeur et a pu être sauvé d'une disparition qui semblait irrémédiable. C'est également de ces ateliers qu'émerge une vague de jeunes stylistes qui, à partir des années 2010, revivifient et modernisent la couture "made in Lagos", en lui injectant une dose de glamour puisée dans les grands défilés internationaux.



CHINA TOWN

Comme ailleurs en Afrique, la présence chinoise est bien marquée à Lagos. Que ce soit dans les produits offerts à la vente, dans la planification et la gestion de nouvelles infrastructures ou encore dans la présence d'une large communauté faite d'ingénieur-e-s, d'entrepreneur-e-s et d'ouvrier-ère-s qualifié-e-s.

Vu d'Europe, cet affairisme est généralement perçu comme une nouvelle forme de colonialisme. Les Africain-e-s braderaient trop facilement leurs matières premières en échange de gadgets électroniques et de verrues architecturales en béton. Pourtant, sur place, l'implantation chinoise est accueillie avec enthousiasme. Notamment parce que, à l'inverse du modèle européen, elle ne s'inscrit pas dans une logique d'assistanat. Elle repose sur les affaires pures et dures, mais introduit une nuance de taille: conférer aux Nigérian-e-s le statut de partenaires commerciaux, responsables de leurs choix.

Comme d'autres villes à travers le monde, Lagos possède une enclave nommée *China Town*. Ceinturée par un grand mur qui évoque la Cité interdite, ce périmètre regroupe des magasins et des restaurants chinois. En dépit des clichés, il traduit une volonté de mettre en scène et d'ancrer à long terme l'amitié entre le Nigeria et la Chine.



MARKET WOMEN

Comme dans toute l'Afrique de l'Ouest, les *market woman* sont des figures essentielles de la vie économique à Lagos. Ce sont elles qui nourrissent la ville en distribuant les produits agricoles récoltés au nord du pays et la viande ou le poisson qui proviennent du sud, à travers des réseaux de stands et de marchés. Une vraie chaîne d'approvisionnement, très dense et très efficace, gérée par des femmes indépendantes, au sein d'un pays réputé phalocrate.

Leur offre comprend aussi certaines denrées industrielles (riz, sucre, pâtes, huile), notamment celles produites dans les usines du fameux Aliko Dangote, l'homme le plus riche d'Afrique. Il est intéressant de noter qu'ici, le *big business* n'a pas (encore) éradiqué la petite entreprise. Les deux modèles paraissent même coexister de façon harmonieuse.



HAWKERS

Le trafic routier est l'une des principales raisons pour lesquelles on aime détester Lagos. Il est omniprésent, chaotique, dense et toujours passible de se figer en monstrueux embouteillages. Ceux-ci font partie du quotidien, notamment pour les travailleur·euse·s pendulaires qui y perdent en moyenne trois heures par jour.

Toutefois, dans une population qui aime entreprendre et surmonter les problèmes, un bouchon représente aussi une formidable opportunité commerciale. Des vendeur·euse·s surgissent dès que le trafic ralenti et transforment la rue en marché à ciel ouvert : nourriture, boissons fraîches, journaux, vêtements, livres mais aussi des meubles en kit peuvent être achetés à la fenêtre de son véhicule. Des milliers de personnes trouvent ainsi de quoi gagner leur vie et aident leurs concitoyen·ne·s à se sentir un peu moins frustré·e·s dans les aléas du *go slow*.

DIGITAL EKO

À rebours des clichés sur l'Afrique en marge de l'Histoire et de la globalisation, les habitant-e-s de Lagos sont fortement connecté-e-s au reste du monde. À travers des parents ou des amis expatriés dans toutes les régions du globe. À travers des appareils qui leur permettent de rester en contact intime et régulier.

Ce niveau d'interconnexion est rendu possible grâce à des entrepreneurs nigériens qui, face au désintérêt des compagnies de la *Big Tech*, ont su développer une offre de produits, de services et d'infrastructures adaptés aux moyens locaux, avec l'appui de sociétés chinoises.

Depuis les années 1990, le Nigeria connaît une prodigieuse accélération numérique. D'autant plus forte qu'avant l'arrivée des téléphones portables, l'accès au réseau fixe était très limité. Elle se prolonge dans les années 2010 avec l'apparition de startups et de jeunes patrons dans le vent, qui n'ambitionnent rien de moins que s'installer au firmament des technologies mondiales.



COMPUTER VILLAGE

Computer Village est un immense marché informatique situé dans le quartier d'Ikeja, près de l'aéroport international. Depuis plus de 30 ans, ses acteur-trice-s œuvrent à combler la fameuse « fracture digitale » en assemblant ou en réparant des appareils électroniques adaptés aux moyens et aux besoins de la population. Ce tour de force est accompli en récupérant d'un côté les restes de la consommation occidentale et de l'autre les surplus de la production chinoise.



L'entreprenariat local, en générant du travail pour des milliers de personnes, a fait beaucoup mieux que les grandes entreprises de la Tech et que n'importe quel programme d'aide au développement. Le succès de *Computer Village* repose aussi, à l'origine, sur une formule typiquement lagotienne : la coopération entre groupes ethniques, en l'occurrence des savoir-faire yoruba avec des réseaux économiques igbo.



YABA'S INCUBATOR

Le succès de *Computer Village* a entraîné celui d'un autre secteur informatique, celui des programmes et des contenus.

Depuis une quinzaine d'années, le quartier de Yaba est devenu une sorte de Silicon Valley nigérienne, attirant des startups, des incubateurs de talents (CC-Hub a été le premier) et autres espaces de *networking* ou de *coworking*.

Au centre de l'image, Shola Akinlade and Ezra Olubi, inventeurs de l'application Paystack, rappellent que ce genre d'outil a le pouvoir de faire changer les habitudes très rapidement. Si les Nigérien-ne-s ont manifesté peu d'intérêt pour les paiements électroniques jusqu'en 2020, la tendance s'inverse grâce à des produits conçus pour répondre à leurs besoins spécifiques. Ce localisme n'a pas empêché une firme américaine de racheter Paystack, en faisant l'une des premières « licornes » du continent.



FAIBA

Comme l'eau et l'électricité auparavant, la digitalisation implique la mise en place de lourdes infrastructures. En clair, il faut enterrer ou immerger de la *faiba* (fibre optique) par milliers de kilomètres (35'000 actuellement, qui passeront bientôt à 125'000) puis aménager des *data centers* et des antennes en surface. Lagos est bien sûr le centre névralgique de ce réseau.

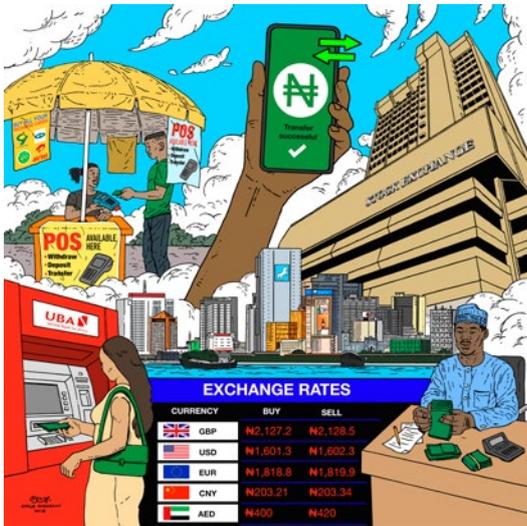
Si le Nigeria a développé de solides compétences en la matière (par exemple l'entreprise IHS dont la tour emblématique se trouve à Lagos), il doit aussi faire appel à des compagnies étrangères. Pour le transit de données, elles sont principalement sud-africaines et indiennes, rappelant qu'il existe des alternatives aux grands groupes de télécommunication européens et américains.

NAIRAMETRICS

La monnaie nationale du Nigeria, le *naira*, s'est longtemps échangée sous forme de billets, en grande quantité, même pour les achats importants (voiture, logement). En effet, les banques étaient peu accessibles et peu pratiques pour les épargnants.

Dans les années 2000, la Banque centrale du Nigeria décide de changer la donne et lance une politique de dématérialisation. Elle introduit massivement cartes bancaires et terminaux de paiement, les « POS ». Ces machines sont toutefois largement détournées de leur usage pour permettre des retraits en espèces. Le change est quant à lui presque totalement géré au noir par des « Aboki » (*amis* en langue haoussa). Avec une telle efficacité que même les banques utilisent leurs services.

De son côté, l'État n'utilise pas forcément sa propre monnaie. Le gros de ses revenus provient du pétrole, qui est vendu en dollars américains sur les marchés internationaux. Ce modèle basé sur l'exportation est assez curieux pour le premier producteur du continent. Il est aujourd'hui en train de changer. En 2023, l'entrepreneur Aliko Dangote ouvre en périphérie de Lagos la plus grande raffinerie monotrain du monde afin de rapatrier le travail et les retombées économiques liées à ce secteur d'activités.

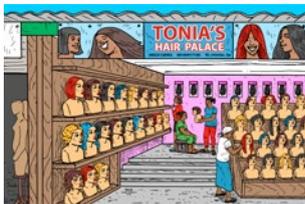


LOOKING GOOD IS GOOD BUSINESS

Au cours des trente dernières années, l'essor d'une classe moyenne dotée de ressources financières et de temps libre a favorisé la mise en place d'une véritable industrie de la beauté.

À Lagos, les coiffeurs et instituts de beauté se multiplient. Les ventes des produits cosmétiques, extensions capillaires et faux ongles explosent. Les accessoires de mode font le succès des boutiques et camelots. Selon certaines estimations, le marché nigérian pesait 7,8 milliards de dollars américains en 2023, avec une croissance d'environ 14% chaque année. Des chiffres qui suscitent bien des convoitises...

Mais si les produits viennent en grande partie de l'étranger, leur distribution au Nigeria obéit à un modèle de proximité. Ancrées dans les communautés, les rues et les quartiers, les petites et moyennes entreprises (d'une à vingt personnes) constituent l'écrasante majorité de cette industrie.



BRAZILIAN EXTENSIONS AND WIGS

Les cheveux sont au cœur des représentations, des pratiques et des soins liés à la beauté partout en Afrique. Il n'est donc pas étonnant que les perruques et les extensions capillaires fassent partie des produits les plus prisés au Nigeria où, depuis la fin des années 1990, l'industrie de la beauté ne cesse de croître. L'offre couvre tout l'éventail possible de formes, de couleurs, de qualités et de prix, des modèles réalisés à partir de cheveux humains jusqu'aux produits les plus synthétiques. Le type *brazilian hair* est particulièrement recherché à Lagos. Ce nom rappelle que le marché capillaire est hautement globalisé, mais n'indique pas un lieu d'origine. Il désigne plutôt une qualité obtenue à partir de cheveux surtout vietnamiens, connue pour être facile à coiffer et pour conserver le travail de mise en forme.

À Lagos, le commerce des perruques et des extensions a été longtemps dominé par des petites entreprises distribuant des produits importés, mais de nouvelles perspectives se dessinent aujourd'hui avec l'ouverture d'usines qui assemblent leurs perruques sur place.



BEAUTY PARLORS

L'industrie de la beauté dépasse largement les cheveux : maquillage, ongles, soins de la peau et parfums affichent des taux de croissance record depuis les années 2010. Différents spécialistes n'hésitent pas à y voir un des secteurs les plus dynamiques dans l'économie nigériane. Si les Lagosien-ne-s consomment des produits adaptés à leurs goûts et à leurs spécificités, la plupart sont fabriqués en Asie : maquillages, ongles, vernis, extensions et perruques se taillent une place de choix dans les Plazas de Guangzhou où les entrepreneur-e-s nigérian-e-s viennent constituer leur assortiment.

Le marché africain devient toutefois si important que les fournisseurs commencent à se déplacer eux-mêmes. Depuis huit ans, Lagos accueille par exemple le Beauty West Africa, le plus grand salon professionnel de la beauté en Afrique qui rassemble plus de 300 exposants venus de 55 pays.



BARBER

Contrairement aux stéréotypes de genre, l'industrie de la beauté ne s'adresse pas qu'aux femmes. L'apparence et notamment l'esthétique capillaire est aussi un *big deal* pour les hommes : coupes, *fades*, *twists*, colorations génèrent une économie florissante à Lagos. D'autant plus avec l'essor d'une classe moyenne, urbaine et jeune. L'offre y est très vaste, du barbier traditionnel qui rase les cheveux dans la rue jusqu'aux salons climatisés, où les coiffeurs utilisent des outils et des cosmétiques de haute qualité.

Dans tous les cas de figure, l'expérience est une opportunité de rencontre et d'échange, l'occasion de discuter l'actualité et de se confronter aux nouvelles modes diffusées par les stars de la musique ou du sport. À leur échelle, coiffeurs et clients participent à l'articulation d'esthétiques locales et globales.



ACCESSORIES

Comme les vêtements et les coiffures, les bijoux ont une longue histoire dans la culture yoruba, notamment les *ileke* (colliers en perles de verre, de bois, de corail ou de métal). Symboles de richesse et d'appartenance, outils de séduction, monnaie d'échange ou talismans contre les forces occultes, ces objets ont motivé le développement de réseaux économiques aux ramifications internationales.

Aujourd'hui, les *ileke* sont toujours prisés, mais leur consommation est devenue plus triviale. Ils constituent un accessoire de mode, parallèlement à tout ce que la globalisation est en mesure d'offrir pour particulariser son look : bijoux, montres, lunettes dont la qualité varie en fonction des bourses, depuis les antennes officielles des grandes marques jusqu'aux vendeur-euse-s de rue qui proposent des copies *made in China*. Les Lagotien-ne-s raffolent de ce luxe à géométrie variable et, pour l'instant, ne s'embarrassent pas trop des questions de provenance ou de propriété intellectuelle. Même quand leurs *ileke* viennent d'une usine située dans le Guangdong.

Une raison tient à ce que le marché a longtemps profité à des PME nigériennes qui importaient et distribuaient ces biens à petite échelle. Mais la situation change avec l'essor du commerce en ligne qui a déjà absorbé 10% des transactions et qui pourrait à terme menacer les intermédiaires classiques (magasins de détail, revendeurs, transitaires, voyageurs de commerce).

OMO EKO

Le “street smart” (littéralement *intelligence de rue*) fait partie des qualités prêtées aux habitant-e-s de Lagos, qui feraient preuve de plus de vivacité, d’astuce et de débrouillardise que leurs compatriotes. Peu importe qu’il s’agisse de personnes installées de fraîche date ou originaires du lieu (« omo Eko », enfants de Lagos).

Au-delà des clivages et des stéréotypes, cette sélection des personnages présente des figures caractéristiques de Lagos. Toutes partagent le fait de passer une grande partie de leurs journées dans les rues de la métropole : un lieu qui peut être extrêmement intense et difficile.



CONDEMNED

Avec leurs charrettes, ces collecteurs arpentent la ville, récupérant ou rachetant tout ce qui est *condemned* (les déchets). Spécialisés par matière (métal, plastique, carton), ils sont des acteurs clés dans le système de recyclage mondial. En effet, leurs cargaisons sont rachetées par différents intermédiaires et remontent progressivement jusqu’aux grandes usines de transformation asiatiques.

VULCANIZER

Commun au français et à l’anglais, le terme « vulcaniser » désigne une opération qui permet de rendre le caoutchouc plus résistant. Le *pidgin* nigérian en a fait un nom de métier. Partout dans les rues de Lagos, on peut voir des *vulcanizers* qui gonflent, adaptent, réparent ou recyclent des pneus importés du monde entier. Grâce à eux, l’objet connaît plusieurs vies, soulignant la force d’invention propre aux entrepreneurs locaux.



STREET SWEEPER

Employées par la Lagos Waste Management Authority (LAWMA), des centaines de femmes balayent chaque jour les routes de Lagos. Comme partout dans le monde, leur métier est aussi essentiel que peu considéré. Mais à Lagos, il s’exerce dans des conditions encore plus dures, au milieu d’un trafic incessant et dangereux, dans une des villes les plus polluées au monde, avec des salaires qui tombent souvent en retard.

POLICE

De manière générale, la police a une réputation très négative à Lagos. Elle s’explique notamment par l’extorsion de bakchichs. Grands ou petits, ceux-ci font partie de la vie quotidienne : il faut s’attendre à payer quelque chose à chaque fois qu’on croise un agent. Bien que cette situation soit liée aux maigres salaires que perçoivent les fonctionnaires, l’empathie des citoyens est actuellement au plus bas.



MOBILE TAILOR

Dans les quartiers résidentiels ou les marchés, ces couturiers déambulent avec leur machine sur l'épaule et leurs ciseaux à la main, qu'ils entrechoquent pour annoncer leur présence. Spécialisés dans les retouches et les réparations, ils offrent des services complémentaires à ceux de leurs homologues qui travaillent en atelier. Sans tambour ni trompette, ils pratiquent au quotidien la « mode durable » que les sociétés du Nord évoquent depuis les années 1960.

CONDUCTOR

Dans les bus de Lagos, le *conductor* n'est pas celui qui tient le volant, mais celui qui gère les passagers, encaisse le prix des trajets, annonce les destinations, prévient le chauffeur quand il doit s'arrêter ou repartir. C'est un métier qui nécessite équilibre et endurance pour rester accroché au véhicule, que ce soit dans les embouteillages ou lancé à 100 km/h sur les routes. Il requiert aussi un bon sens de la psychologie et de la négociation afin de résoudre les problèmes qui ne manquent pas de se poser avec les clients, la police ou les *agberos*.



AGBEROS

Entre voyous et traîne-savates, les *agberos* sont de jeunes hommes organisés en bandes. Parfois aussi appelés *area boys*, ils se revendiquent originaires de Lagos et exigent à ce titre des paiements pour toutes les activités commerciales qui se déroulent sur « leur » territoire. Chauffeurs de bus et vendeur-euse-s de rue sont leurs cibles privilégiées. Si cette pratique relève de l'extorsion, elle s'appuie malgré tout sur un fond de vraisemblance. En effet, la National Union of Road Transport Workers engage parfois des *agberos* pour collecter certaines taxes liées aux transports publics.

FISHERMAN

Le pêcheur est une figure historique de Lagos qui peut encore être observée sur la lagune, malgré la modernité avoisinante. La profession est toutefois confrontée à de sérieux problèmes : le changement climatique et la prédation des grands chalutiers européens ou chinois font drastiquement baisser les prises. À tel point qu'une grande partie du poisson consommé à Lagos est aujourd'hui importée.



POS OPERATOR

Quand les bornes de paiement par carte se sont généralisées à Lagos, un nouveau métier s'est improvisé dans la foulée : celui d'opérateur-trice bancaire ambulante. Muni-e d'une borne et d'un sac rempli de billets, l'*operator* permet d'effectuer de petits retraits en utilisant sa carte, moyennant une commission. Ce service de substitution aux automates bancaires traditionnels (peu nombreux) est un bel exemple de l'esprit d'initiative et d'entreprise qui règne au sein de la population locale.

FOOD SELLER

La *street food* (cuisine de rue) est omniprésente à Lagos. Elle reflète la diversité et la richesse des cultures installées dans la mégapole. Ainsi le *Agege bread*, un pain blanc et doux produit depuis plus de 100 ans dans le quartier d'Agege, se vend à côté des *masa*, petits cakes à base de riz fermenté (servis au choix avec une sauce sucrée ou salée), une spécialité haoussa très répandue dans le nord du pays.